



HAL
open science

On ne naît pas agricola, on le devient

Maëlys Blandenet, Marine Bretin-Chabrol

► **To cite this version:**

Maëlys Blandenet, Marine Bretin-Chabrol. On ne naît pas agricola, on le devient. Maëlys Blandenet; Marine Bretin-Chabrol. La terre et le grain. Lectures interdisciplinaires de Columelle "De rustica", I et II, CEROR, pp.13-23, 2020, Etudes et recherches sur l'Occident romain, 978-2-36442-091-5. hal-04049416

HAL Id: hal-04049416

<https://hal.science/hal-04049416>

Submitted on 31 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License



54

Collection Études et Recherches
sur l'Occident Romain – CEROR

La terre et le grain

Lectures interdisciplinaires de Columelle
De re rustica, I et II

Actes édités par
Maëlys BLANDENET
et Marine BRETIN-CHABROL

On ne naît pas *agricola*, on le devient

Maëlys BLANDENET
ENS de Lyon
UMR 5189 HiSoMA

Marine BRETIN-CHABROL
Université Jean-Moulin Lyon 3
UMR 5189 HiSoMA

Dans son traité d'agriculture, *De re rustica*, Columelle se propose d'enseigner à ses contemporains, propriétaires terriens aisés du milieu du I^{er} siècle de notre ère, les pratiques qui permettent de bien entretenir un domaine et d'en tirer un bon rendement, à condition qu'ils acceptent de se former à cet art, plus noble qu'ils ne le jugent habituellement, et d'y investir leur temps et leur argent¹. Si les préceptes consacrés à la viticulture occupent la meilleure place dans l'ouvrage, ils s'inscrivent cependant dans un plan bien plus vaste, qui aborde toutes les facettes d'un système intégré : du choix de l'emplacement de la ferme au recrutement de la main-d'œuvre agricole (livre I), des cultures de plein champ (livre II) à la viticulture et à l'arboriculture (livres III à V), de l'élevage du gros et du petit bétail (livres VI à VIII) à l'apiculture (livre IX), en passant par l'horticulture, exposée en vers (livre X) puis en prose (livre XI), ou par une longue liste de recettes de conserves alimentaires (livre XII). Ce traité a connu une certaine fortune dans l'Antiquité, puisqu'il est abondamment cité par les agronomes postérieurs, tels Palladius ou les auteurs des *Géoponiques*. Par la suite, après une éclipse au Moyen-Âge, il est à nouveau prisé à la Renaissance². De nos jours, il constitue une source importante pour l'étude de l'agriculture antique, et il est régulièrement cité par des historiens de l'économie, de l'esclavage ou de la botanique, des archéologues spécialisés dans l'étude de

¹ Columella, *Rust. I, praef.* 12-16.

² Voir l'exposition virtuelle *Le Ménage des champs : du savoir agricole antique aux livres d'agriculture de la Renaissance* (commissariat Michel JOURDE) : https://www.bm-lyon.fr/expositions-en-ligne/agriculture_antique_renaissance.

l'outillage ou du bâti agricole, des linguistes attachés à l'étude des langues techniques, des littéraires recherchant sous le poème des jardins, au livre X, des traces d'intertextualité virgilienne. Quelques praticiens, des viticulteurs notamment, s'inspirent aujourd'hui des préceptes et des recettes du *De re rustica*³. Mais paradoxalement, l'œuvre de Columelle est encore assez peu étudiée pour elle-même, en particulier lorsqu'il s'agit des livres qui ne traitent pas de viticulture. Le livre II, dédié à la culture des céréales et des légumineuses ainsi qu'à la préparation des sols nécessaire à leur bonne croissance, reste relativement méconnu.

Animées par notre intérêt commun pour cet ouvrage, nous avons entrepris de réunir une équipe interdisciplinaire et internationale lors du colloque *Columelle et les céréales. Problématiques et enjeux des cultures de plein champ dans la littérature agronomique de l'Antiquité gréco-romaine*, organisé à Lyon, les 25 et 26 septembre 2018, avec le concours du laboratoire HiSoMA, de l'Université Jean-Moulin Lyon 3, du GIS-Humanités et de l'ENS de Lyon⁴. Le caractère interdisciplinaire que nous voulions donner à cette première rencontre a guidé le choix des membres du comité scientifique : aux côtés de Marine Bretin-Chabrol, nous avons réuni Isabelle Boehm (Pr. de linguistique grecque à l'Université Lumière-Lyon 2), Bénédicte Delignon (Pr. de langue et littérature latines à l'ENS de Lyon), Jean-Yves Durand (ethnologue, enseignant à l'Universidade do Minho, Portugal), Thorsten Fögen (Associate Professor (Reader), Department of Classics & Ancient History, Durham University, UK), Marie-Pierre Ruas (directrice de recherche en archéobotanique au CNRS, Muséum d'histoire naturelle), que nous remercions chaleureusement d'avoir accepté de lire et de sélectionner les propositions présentées⁵. Cette rencontre a également constitué le premier temps fort d'une série de travaux collectifs qui, depuis lors, s'intègrent au projet AgroCCol, financé par l'Agence Nationale de la Recherche⁶.

³ PINEAU C. (2019) : 130. Plus généralement, cette question a été soulevée lors de la table ronde « Savoirs agricoles anciens : quels usages pour aujourd'hui ? », qui s'est déroulée à la Bibliothèque Municipale de Lyon le 30 novembre 2019, et qu'il est possible de visionner ou d'écouter en ligne (https://www.bm-lyon.fr/expositions-en-ligne/agriculture_antique_renaissance/article/table-ronde).

⁴ Dans le cadre du projet émergent CÉreaLIA (2019-2020), porté par Maëlys Blandenet : <https://agroccol.hypotheses.org/cerealia>.

⁵ Pour des raisons de calendrier, deux communications prononcées à Lyon n'ont malheureusement pas pu être intégrées à ce recueil, celle de Lars MIELKE, « The Earth in Columella, *De re rustica* : Mother, Client, Debtor, Lifeless Matter, Victim of Torture », qui a étudié très précisément les différentes métaphores utilisées par Columelle pour désigner la terre, en fonction d'une stratégie rhétorique variable selon les contextes, et celle de Patrice ROUX, « Culture et traitement des céréales dans l'Antiquité gréco-romaine : apport de l'ethnoarchéologie et de l'expérimentation », qui présentait notamment plusieurs exemples d'expériences menées avec Patricia Anderson en archéologie expérimentale.

⁶ AgroCCol (2018-2022), coordonné par M. Blandenet. Pour une description plus complète du projet, voir le carnet de recherche « AgroCCol. Discours agronomique et pratiques agricoles dans l'Antiquité méditerranéenne : la culture des céréales et des légumineuses » (<https://agroccol.hypotheses.org>). Dans ce cadre, l'équipe a d'ores et déjà mis en ligne, le 30 novembre 2019, sur le site Numelyo de la Bibliothèque Municipale de Lyon, l'exposition virtuelle *Le Ménage des champs : du savoir agricole antique aux livres d'agriculture de la Renaissance* (commissariat Michel JOURDE), voir n. 2.

Lire aujourd'hui un traité d'agriculture de l'Antiquité

Notre ambition est ici de croiser les perspectives autour d'une thématique précise, la culture des céréales et des légumineuses, et d'un texte, le *De re rustica* – en particulier les livres I et II, où Columelle traite de l'organisation générale de la ferme et des cultures de plein champ. Dans le domaine des études anciennes, notre démarche n'est pas isolée. À l'automne 2017, à l'ENS de Paris, les travaux du groupe animé par Jean Trinquier, Federico De Romanis et Pierre Schneider, menés autour du thème *Ex Oriente luxuria*, le luxe venu d'Orient, ont porté sur *Le Poivre* à la lumière de la botanique, de l'archéobotanique, de la linguistique comparée et de l'histoire économique notamment. En ce qui concerne Columelle, la fécondité d'un dialogue entre philologie et archéologie a été démontrée par François Poplin dans son article « La faucille *falx ueruculata denticulata* de Columelle : une énigme bien verrouillée », où le regard de l'archéologue, étayé par la description de pratiques traditionnelles observées dans la péninsule Ibérique et en Tunisie, a permis de résoudre une difficulté textuelle et de réhabiliter la leçon des manuscrits anciens contre une correction de Iucundus qui s'était imposée aux éditeurs modernes⁷.

Considérer Columelle comme une source nécessite donc quelques précautions préalables. La transmission du texte ne s'est pas faite sans accidents⁸, et la dernière édition du texte complet, celle de R. H. Rodgers, en 2010, dans son désir de se démarquer de l'ancienne édition de référence de V. Lundstöm, Å. Josephson et S. Hedberg (1896-1968), accorde souvent beaucoup de crédit aux leçons isolées de manuscrits récents et aux corrections de la Renaissance. En français, les dernières traductions complètes, celle de Charles-François Saboureux de la Bonneterie (1771) revue par Désiré Nisard (1844) et celle de Louis Du Bois (1844), remontent au XIX^e siècle. Elles sont très commodes à utiliser en raison de leur réimpression récente ou de leur diffusion sur Internet⁹. Toutefois, souvent peu fidèles au texte latin, elles ne tiennent pas non plus compte de deux siècles de recherches en archéologie agraire ni des nouvelles disciplines apparues au XX^e siècle telles que la palynologie ou l'archéobotanique. Si l'on ne maîtrise pas le latin, il faut donc se reporter aux traductions anglaises, allemandes, ou espagnoles, plus récentes¹⁰. En effet, la Collection des Universités

⁷ POPLIN F. (2013). En II, 20, 3, Columelle déclare bien que les moissonneurs utilisent plusieurs types de faucilles (*falcibus*), qu'il désigne comme étant « à verrou » (*ueruculatis*), les unes « dentées » (*denticulatis*), les autres « de chez nous » (*nostratibus*). François Poplin a proposé une double hypothèse convaincante : le « verrou » doit être compris comme étant la soie brochant la poignée de la faucille et permettant la stabilité du manche, tandis que la présence ancienne d'os de bœuf marqués par des traces de percussion dans certaines régions de Méditerranée pourrait attester que l'on y fabriquait des faucilles à dents.

⁸ HEDBERG S. (1968) ; photographies de manuscrits et présentation simplifiée de leur transmission par BRETIN-CHABROL M. (2019).

⁹ La traduction de Saboureux de la Bonneterie, amendée par Nisard, a été reproduite par les éditions Errance en 2002, celle de Louis du Bois, par les éditions Paleo en 2008, ainsi que sur le site *Itinera electronica* de l'Université Catholique de Louvain (2006-2010).

¹⁰ En anglais, celles de ASH H. B. (1941), FORSTER E. S. et HEFFNER E. H. (1954-1955), en allemand, celle de RICHTER W. (1981-1983), en italien, celle de CALZECCHI ONESTI R. (2000), en espagnol celle de GARCÍA ARMENDÁRIZ J. I. (2004), qui se limite pour le moment aux cinq premiers livres.

de France, qui a commencé depuis 1969 l'édition de Columelle livre à livre, n'a pas encore publié les livres I et II¹¹. Cette édition est en cours, puisque nous avons l'honneur de compléter la tâche entreprise par Jean Christian Dumont, éditeur de Columelle en France depuis 1993, après Eugène de Saint-Denis, Raoul Goujard et Jacques André¹².

En outre, il serait réducteur de ne s'intéresser à Columelle que pour les *realia* du monde agricole qu'il décrit, voire de supposer que son texte offre toujours un reflet fidèle des pratiques agricoles de son temps. Longtemps utilisés comme de simples documents en marge de la littérature, les textes des agronomes romains font l'objet d'un nouveau regard, en particulier depuis la parution en 1971 de l'ouvrage pionnier de René Martin, *Recherches sur les agronomes latins et leurs conceptions économiques et sociales*. Le véritable mouvement de renouveau dans l'approche des textes techniques se manifeste depuis une vingtaine d'années. Dans les années 2000, plusieurs ouvrages se sont interrogés sur la spécificité du projet énonciatif des traités d'agriculture, sur leur positionnement générique ou sur leur style. En Italie, le livre d'Eralda Noè paru en 2002, *Il Progetto di Columella*, est l'une des premières (et des seules) monographies consacrées à Columelle. En Allemagne, des auteurs comme Christiane Reitz et Marietta Horster, Thorsten Fögen et Silke Diederich ont renouvelé la lecture de ces ouvrages en s'interrogeant sur la dimension pragmatique ou idéologique des traités agronomiques¹³. Sous la direction de Christiane Reitz, Lars Mielke vient également de terminer une thèse consacrée aux stratégies persuasives de Columelle, sous le titre *Spaliere für Silvinus. Charakterschulung in Columellas Werk über die Landwirtschaft*. En somme, il apparaît désormais légitime d'étudier les œuvres des agronomes romains, et celle de Columelle en particulier, au regard d'une tradition littéraire ancienne qui est celle de la prose didactique.

Enfin, plus largement, notre intérêt pour Columelle participe d'une aspiration contemporaine à comprendre et à redéfinir la relation de notre société à la nature, par comparaison avec celles que mettent en œuvre d'autres sociétés passées ou lointaines. De fait, les catégories employées par Columelle pour penser la distinction entre espèces et les explications qu'il donne aux processus physiologiques sont tributaires d'une conception du monde qui est celle d'un Romain du I^{er} siècle après J.-C. Notre démarche trouve ainsi une forte inspiration dans l'ethnobotanique, dont l'un des pères, Henri-Georges Haudricourt, était à la fois linguiste, botaniste, archéologue et ethnologue. Quelques jours après notre colloque, le séminaire d'ethnobotanique de Salagon, fondé et toujours parrainé par Pierre Lieutaghi et Danielle Musset, avait d'ailleurs pour objet : « Graine, la promesse même ».

¹¹ Le livre X par DE SAINT-DENIS E. (1969), *Les arbres* par GOUJARD R. (1986), le livre XII par ANDRÉ J. (1988), les livres III et IX par DUMONT J. C. (1993 et 2001).

¹² Jean Christian Dumont a terminé l'édition et la traduction du livre I, Marine Bretin-Chabrol est en train d'en rédiger l'introduction et le commentaire. Maëlys Blandenet et Marine Bretin-Chabrol éditent, traduisent et commentent ensemble le livre II.

¹³ HORSTER M. et REITZ C. (2003) ; FÖGEN T. (2005 et 2009) ; DIEDERICH S. (2007).

Le choix d'un dialogue entre disciplines

Nous avons choisi de regrouper les différentes communications de ce volume par thèmes, et non par disciplines, pour mieux croiser les approches, en suivant d'une certaine manière le cycle agricole, qui va de la préparation de la terre à l'exploitation économique de ses produits.

La première partie est ainsi consacrée à la préparation du sol. Columelle en effet s'oppose à une idée répandue chez ses contemporains, selon laquelle la terre, épuisée, ne peut plus retrouver sa fertilité d'autrefois. Dans un article qui met en relation l'histoire économique et l'étude des stratégies argumentatives du traité, Jean Trinquier montre que la fumure est présentée par Columelle comme une pratique essentielle à la reconstitution des qualités productives d'une terre et au développement d'une céréaliculture rentable. Il replace les prescriptions de Columelle dans le contexte des pratiques que nous laissent apercevoir les récentes découvertes archéologiques sur la question et les situe également dans le champ de la littérature agronomique antique. La place de choix que Columelle accorde au fumier au livre II de son traité s'explique également par sa volonté de faire de son utilisation une technique savante, qui nécessite formation et apprentissage. Mais en soulignant les lacunes et l'optimisme de l'enseignement de Columelle sur ce point, et en relevant les métaphores qui décrivent la fumure sur le modèle de l'alimentation, Jean Trinquier nous invite à percevoir cet exposé comme un outil argumentatif destiné à contrer la théorie de la stérilité croissante de la terre.

En regard, la contribution d'Adrien Coignoux analyse plus largement les soins que Columelle conseille de donner à la terre (labourer, fumer, semer, sarcler) à la lumière des travaux de l'anthropologue Philippe Descola, en se demandant si l'on peut faire du texte de notre agronome une lecture « ontologique », et en appliquant sa méthode, « le schématisme de la pratique ». La stratégie argumentative de Columelle paraît alors tributaire d'un mode de relation à la nature plus largement partagé par ses contemporains. Ce qu'Adrien Coignoux met en évidence, c'est que la réussite agricole est présentée par Columelle comme le fruit d'une interaction constante entre l'homme et des existants non humains (terre et plantes), qui vise à favoriser la circulation du *sucus* (fluide vital) dans ces organismes. Pour la terre, les différentes tâches agricoles ont essentiellement pour but de la « délier » (*resoluere*) et de la faire « fermenter » (*fermentare*), la fertilité étant pensée comme la conséquence d'un équilibre entre différentes propriétés, au premier rang desquelles se trouvent le meuble (*putre*) et le gras (*pingue*).

La seconde partie aborde les difficultés que l'on peut rencontrer lorsque l'on souhaite comprendre comment Columelle distingue et classe les différentes espèces végétales dont il recommande la culture.

Suivant une démarche ethnobotanique, Pascal Luccioni s'interroge sur la notion de « changement » que les Anciens observent dans la nature et dont ils cherchent à expliquer les causes, loin du strict fixisme auquel les renvoie

généralement l'histoire des sciences pour mieux souligner les innovations de Lamarck et de Darwin. Empruntant peut-être à des listes de « changements » préexistant à son traité, Columelle fait état de deux transformations que peuvent subir d'une année sur l'autre certaines espèces cultivées, celle de la rave en navet (et réciproquement), et celle du *triticum* en *siligo*, deux variétés de blé, en fonction des propriétés du terrain dans lequel on les sème. En arrière-plan de ces observations, Pascal Luccioni décèle l'influence de deux modèles explicatifs répandus dans la physique antique, la reproduction spontanée et la coction. Mais alors que Théophraste, Virgile ou Galien décrivent les changements d'espèces en termes d'accident et de dégénérescence, Columelle fait à nouveau preuve d'un optimisme remarquable en observant que l'espèce ou la variété obtenue est parfois la plus en adéquation avec le milieu dans lequel elle se développe.

Cette attention portée à la continuité du vivant et à une forme de porosité entre espèces explique sans doute pourquoi il est également difficile pour Columelle de classer les plantes en catégories qui nous paraîtraient homogènes, subdivisées en sous-catégories distinctes, et d'en faire une présentation parfaitement claire dans le traité, malgré le souci de rationalité dont témoigne constamment l'agronome. À partir d'une étude lexicale du nom *semen* et de son dérivé *sementiuus*, étayée par l'observation de plusieurs manuscrits, Marine Bretin-Chabrol s'attache à montrer que les propriétés retenues par Columelle pour classer les différentes espèces de plantes sont principalement des propriétés interactionnelles, relatives entre elles, fondées sur l'expérience pratique traditionnelle des agriculteurs de son temps, et non des propriétés essentielles de la plante relevant d'une démarche scientifique au sens moderne. La raison de Columelle est une raison pratique.

Dans une troisième partie, nous nous demandons pourtant jusqu'à quel point et avec quels outils il serait possible de proposer une identification scientifique des plantes citées par Columelle et d'adopter des traductions françaises cohérentes pour les phytonymes latins employés par l'agronome.

Michel Chauvet, ethnobotaniste, souligne la difficulté d'une telle tâche qui ne peut se fonder ni sur la similitude des noms latins (les noms des plantes de l'Antiquité ont été totalement redéfinis par Linné lorsqu'il a créé la nomenclature bonomiale utilisée par la botanique moderne) ni sur une communauté d'apparence des plantes cultivées (qui, en 2000 ans, ont largement pu s'hybrider ou subir une dérive génétique sous l'effet d'une sélection culturale). Elle pâtit également d'une longue tradition d'identifications erronées, véhiculées par les dictionnaires. En s'appuyant sur les exemples de la calebasse et du concombre-serpent ou melon-serpent (petit pas de côté qui nous conduit du champ au potager, décrit aux livres X et XI du traité de Columelle), il nous invite à constituer un « référentiel critique » des plantes, de leurs conditions de production et de leurs produits, c'est-à-dire à constituer une base de données collaborative, permettant de tenter une identification fondée sur des propriétés interactionnelles de la plante : ses caractéristiques agronomiques et technologiques, ainsi que ses usages.

Une telle lecture critique des textes peut être considérablement enrichie par une confrontation avec les témoins carpologiques. Par exemple, le développement récent de l'archéologie agraire et de la bio-archéologie en Afrique du Nord permet à Marie-Pierre Ruas de proposer une revue préliminaire des données archéobotaniques disponibles à propos des céréales et des légumineuses cultivées dans cette région (Tunisie, Algérie et Maroc) entre les X^e-IX^e siècles av. J.-C. et le V^e siècle ap. J.-C. Elle nous explique grâce à quels critères (présence de glumes et de glumelles, de segments de rachis pour les céréales ; forme et taille des graines, apparence de la hile pour les légumineuses), on peut identifier les semences retrouvées, le plus souvent carbonisées, dans les lieux d'habitat et d'activité des populations, à un degré de précision qui peut parfois aller jusqu'à l'espèce, voire à la sous-espèce. Avec prudence, puisque les données étudiées doivent encore être complétées, Marie-Pierre Ruas repère l'existence, dans toute l'Afrique du Nord antique, d'un fonds agro-horticole commun composé de blés nus, orge vêtue, lentille et féverole, complété selon les lieux d'espèces complémentaires : amidonnier, blés durs, millets, pois. Seule l'Égypte connaît un phénomène de forte rupture, lorsque le blé dur succède à l'amidonnier. L'absence de certaines plantes attendues, comme le pois chiche ou le riz, ouvre de nouvelles questions.

Véronique Zech-Matterne et Laurent Bouby proposent de leur côté une synthèse et une analyse des découvertes carpologiques faites pour la Gaule romaine, de façon à constituer une base documentaire que l'on pourra confronter aux textes de Columelle : l'objectif est ici de pouvoir traduire le plus précisément possible les noms des plantes mentionnées par l'agronome. Les deux chercheurs observent deux lignes de partage principales dans la répartition des différentes espèces de céréales, légumineuses et oléagineux en Gaule romaine : un axe chronologique et un axe géographique. Le Nord et le Nord-Est restent fidèles aux cultures pratiquées en Gaule au Néolithique : orge vêtue, qui s'adapte à de nombreux types de sols, blés vêtus (engrain, amidonnier), millets et oléagineux. Le Sud-Est et le Bassin parisien adoptent progressivement, sous l'influence romaine, des espèces de céréales à grains nus (blés tendres, blés poulards), qui présentent moins de contraintes de nettoyage, ainsi que de nombreuses légumineuses (lentille, pois, ers, féverole, gesse, vesce cultivée). Les légumineuses sont utilisées comme plantes alimentaires, mais également comme composantes fourragères ou comme engrais verts (pratique probable de rotations). Le choix de certaines cultures en association avec tel ou tel type de cheptel (essor de l'élevage bovin) est également à prendre en compte. Le seigle commence à faire l'objet de cultures spécifiques.

Dans un quatrième temps, nous nous intéressons aux outils et aux équipements agricoles, dont les caractéristiques formelles et les usages ne paraissent pouvoir être décrits et compris qu'en établissant un dialogue prudent entre archéologie, philologie et ethnologie.

Dans un article à vocation heuristique, Guillaume Huitorel interroge ainsi la relation qu'entretient l'archéologie agraire avec les textes des agronomes

romains, suite au débat né entre A. Ferdière et P. Leveau sur ses bonnes pratiques et ses dérives. Pour A. Ferdière, les archéologues, en particulier ceux qui étudient les occupations rurales de la Gaule romaine, doivent se garder de vouloir à tout prix retrouver sur le terrain les prescriptions des agronomes romains, du fait de la romanisation progressive de la Gaule et de ses spécificités climatiques. Il est également imprudent de vouloir décrire les découvertes de terrain au moyen d'un vocabulaire latin parfois impropre (comme *uilla*, ou *pars rustica*). En revanche, comme le remarque P. Leveau, en s'appuyant notamment sur le modèle de Settefinestre, la lecture de ces traités permet aux archéologues de replacer les découvertes dans leur contexte socio-économique, d'évaluer et de comprendre les systèmes agraires de l'Antiquité, afin de rejeter l'image stagnante et peu innovante de l'agriculture antique qui a régné pendant plusieurs décennies. C'est ainsi que Guillaume Huitorel, associant les dernières méthodes de l'archéologie (modélisation, expérimentation, données géochimiques, archéobotanique) à la lecture du traité de Columelle, a pu enrichir les hypothèses de caractérisation des équipements qu'il étudie : si les différentes fosses retrouvées près des bâtiments abritant le bétail ne présentent pas l'ensemble des caractéristiques décrites par l'agronome, elles attestent bien, en revanche, de l'importance accordée à la préparation du fumier dans le système agricole qu'il décrit.

Une démarche comparable conduit Stéphane Martin à poser la question de la pratique du pelletage des grains dans les greniers à l'époque romaine. Deux passages de Columelle et de Pline le poussent en effet à remettre en cause une hypothèse de F. Sigaut selon laquelle cette pratique ne serait apparue qu'à la fin du Moyen-Âge. Pour S. Martin, le pelletage, évoqué au moyen du verbe *uentilare* et du nom *uentilatio* (qui signifie également vannage, du fait d'une similitude de geste), aurait existé dès l'époque romaine. Or, le pelletage a de nombreuses incidences : il permet une meilleure conservation des grains stockés en empêchant leur échauffement ; il requiert la disposition des grains en des tas d'une hauteur que Stéphane Martin évalue d'après les textes à 30/40 cm de hauteur tout au plus ; et il nécessite dans le grenier la disponibilité d'un espace dans lequel on peut envoyer le grain pelleté. Ces contraintes ont donc une incidence sur la capacité des espaces de stockage et sur le calcul des ressources alimentaires disponibles pour l'approvisionnement d'une population – calcul si utile aux historiens. Par conséquent, cet exemple montre à nouveau la nécessité de faire dialoguer entre elles plusieurs disciplines, en l'occurrence l'archéologie agricole, la philologie et l'histoire économique.

C'est à un autre dialogue entre les textes des agronomes romains, l'archéologie expérimentale, l'ethnoarchéologie et l'ethnologie des sociétés rurales européennes actuelles que nous invite l'ethnologue Jean-Yves Durand, dans son étude sur le *trilho* (port.) ou *trillo* (esp.), planche à dépiquer encore présente dans de rares exploitations familiales à la frontière de l'Espagne et du Portugal. L'étude des techniques de fabrication et des usages agricoles du *trilho* peut enrichir notre connaissance du *tribulum*, planche à dépiquer décrite par les

agronomes romains. En effet, si les gestes et les savoir-faire laissent des traces sur le terrain archéologique et sont nommés dans les textes, seule l'observation directe de pratiques comparables nous permet de les appréhender pleinement. Mais Jean-Yves Durand, en décrivant les transformations de la société rurale de la région de Ségovie, nous invite également à considérer ce qui ne peut pas se prêter à comparaison et à mesurer tout ce qui sépare le *trillo* du Cantalejo du *tribulum* antique : si le *trillo* est toujours fabriqué, il ne sert plus à dépiquer – ni sur les exploitations familiales ni dans les fêtes rurales à destination des touristes. Désormais fabriqué par des femmes, il est valorisé dans le cadre du commerce d'antiquités ou d'objets artisanaux à vocation ornementale.

La dernière partie, enfin, est consacrée aux interprétations liées à l'histoire économique et sociale de l'agriculture que l'on peut ou que l'on a pu conduire à partir du texte de Columelle.

L'article de Maëlys Blandenet invite ainsi à la plus grande prudence concernant l'utilisation du *De re rustica* comme source permettant de comprendre les conditions économiques et sociales de l'agriculture dans l'Antiquité romaine. S'interrogeant sur le type de main-d'œuvre que Columelle recommande d'employer pour exploiter l'*ager frumentarius*, l'article associe histoire économique, étude lexicographique et archéologie agraire, afin de rouvrir le dossier débattu du développement du colonat au I^{er} s. apr. J.-C. et d'y apporter de nouveaux éléments. Alors que Columelle se donne pour but, dans ses préfaces, de persuader ses contemporains de l'intérêt et de la rentabilité d'une agriculture dans laquelle le maître du domaine s'investit en personne, ou du moins en confie la gestion quotidienne à un *uilicus* diligent (modèle de la *uilla*), Maëlys Blandenet souligne que l'agronome envisage aussi la location de certaines parcelles, dans les cas où elles seraient trop éloignées ou trop ingrates, ou bien lorsqu'il s'agit de l'*ager frumentarius*, moins susceptible d'être endommagé par un locataire négligent qu'un vignoble ou une oliveraie. L'étude du lexique employé pour désigner les noms de paysans au livre II confirme que Columelle prévoit pour ce type de fonds deux types de mise en valeur, directe ou indirecte. Mais d'autres textes du I^{er} siècle comme ceux de Pline le Jeune, confirmés par des études récentes d'archéologie agraire, révèlent l'écart entre le discours normatif de l'agronome et les pratiques de ses contemporains, qui n'hésitent pas à mettre en location les bonnes terres, propices à une agriculture intensive, quel qu'en soit le produit.

Federico De Romanis se demande pour finir quelles sont les raisons qui peuvent pousser un agriculteur italien à choisir de cultiver telle ou telle espèce de blé. Afin d'exploiter au mieux les surfaces cultivables, Columelle présente une liste de plusieurs espèces ou variétés pour indiquer l'utilité qu'il y a à choisir des grains pouvant s'adapter à des conditions pédoclimatiques différentes (le *far* en terrain humide, le *triticum* en sol sec, la *siligo* en terrain plutôt humide si l'on en croit Columelle, bien que la question soit débattue parmi les agronomes). Néanmoins, en replaçant ce passage dans le contexte plus large de l'histoire du marché des blés à Rome, Federico De Romanis met en avant un autre critère de

choix possible, celui de la demande des marchés et du prix qu'ils offrent pour telle ou telle espèce. Alors que l'Italie centrale a longtemps cultivé principalement le *far*, les Romains découvrent le *triticum* au V^e av. J.-C. à la faveur d'importations venues de Sicile, importations qui se multiplient plus tard, au cours des guerres puniques : le goût des Romains urbains se transforme, et la demande de *triticum* commence alors à croître dans les villes et aux armées, si bien que la culture du *triticum* s'implante progressivement sur le sol italien, là où les conditions pédoclimatiques lui sont favorables. La culture de la *siligo*, quant à elle, se développe au cours des deux derniers siècles de la République romaine : elle devient une denrée de prix pour sa farine blanche dont les boulangers des villes font un pain blanc léger et des pâtisseries raffinées. Or, Columelle n'en recommande pas la culture si le terrain ne l'impose pas, contrairement à ce que l'on pourrait attendre d'un agronome soucieux de rentabilité : Federico De Romanis y voit le signe d'un engagement de l'agronome en faveur d'une politique agricole plus soucieuse de nourrir la population que de satisfaire la gourmandise des plus riches.

À travers l'exemple de Columelle et de la culture des céréales, ce volume a ainsi pour but de montrer la fertilité, voire la nécessité, d'un dialogue pluridisciplinaire pour l'étude de la littérature agronomique antique, que nous espérons poursuivre et développer au cours des prochaines années. Ce dialogue a pu se nourrir de rencontres grâce, en particulier, au soutien de l'ENS de Lyon et au projet émergent CEreaLIA. Il a pu également prendre forme dans ce volume grâce au soutien de l'ENS de Lyon et du laboratoire HiSoMA, auxquels nous souhaitons exprimer toute notre reconnaissance. Par ailleurs cet ouvrage n'aurait pas pu voir le jour sans notre collègue et ami Pascal Luccioni, qui n'a jamais manqué de répondre à nos pointilleuses questions de traductions grecque et anglaise, de nomenclature botanique, d'érudition bibliographique, et de relire les pages les plus techniques de ce volume. Pour une grande partie des articles, nous avons pu bénéficier du concours d'une relectrice, Jeanne Mathieu, doctorante au laboratoire HiSoMA, que nous aimerions également remercier. En outre, depuis les origines du projet de colloque jusqu'à la publication, nous avons été parfaitement accompagnées, étape après étape, par nos gestionnaires Férouze Guitoun (ENS), Cécile Clavé (HiSoMA) et plus encore par Annelise Poulet (Lyon 3), à qui nous exprimons ici notre profonde gratitude. Nous tenons pour finir à remercier Pascale Giovanelli-Jouanna et le conseil scientifique des éditions CEROR de l'Université Jean Moulin-Lyon 3, qui ont accepté d'accueillir ce volume dans leur collection, et François Ové, pour en avoir patiemment et parfaitement assuré le suivi éditorial jusqu'aux index.

Nota bene :

Le titre latin de l'ouvrage de Columelle est donné dans les manuscrits au génitif singulier, comme complément du nom *liber*, par exemple Sangermanensis 2r : *L. Iuni Moderati Columelle Rei Rustice lib(er) prim(us) incip(it)*. V. Lundström le reproduit tel quel, tandis que R. H. Rodgers le transpose au nominatif *Res Rustica*. Dans le texte qu'il a établi en vue de l'édition du livre I, Jean Christian Dumont adopte la formule *De re rustica* que nous avons généralisée ici afin d'uniformiser les références à cet ouvrage dans tous les articles du présent recueil.

De même, par souci de clarté, nous avons majoritairement adopté, pour Columelle, le texte édité par V. Lundström, Å. Josephson et S. Hedberg (1896-1968). Lorsque ce n'est pas le cas, l'édition choisie par l'auteur de l'article est précisée en note.

Table des matières

Maëlys BLANDENET et Marine BRETIN-CHABROL,
On ne naît pas *agricola*, on le devient page 13

1. Penser et soigner la terre

Jean TRINQUIER,
Nourrir une mère affamée : la fumure dans le livre II du
Traité d'agriculture de Columelle page 27

Adrien COIGNOUX,
Le travail de la terre selon Columelle :
une tentative de lecture ontologique page 49

2. Délimiter les espèces de grains

Pascal LUCCIONI,
Est-ce que les grains changent ? page 69

Marine BRETIN-CHABROL,
Liber sementius : qu'est-ce qu'un *semen* pour Columelle ? page 91

3. Identifier les plantes cultivées par les Anciens

Michel CHAUVET,
Vers un référentiel critique des plantes et
de leurs produits dans l'Antiquité. page 115

Marie-Pierre RUAS,
Céréales et Légumineuses de l'Antiquité en Afrique du Nord :
une revue préliminaire des résultats archéobotaniques page 125

Véronique ZECH-MATTERNE et Laurent BOUBY,
Diversité régionale des céréales, légumineuses et
oléagineux à l'époque romaine en Gaule, d'après les graines et
fruits archéologiques page 149

4. Comprendre les pratiques culturelles antiques

Guillaume HUITOREL, Columelle, les équipements agricoles et les archéologues. Approche heuristique et pratique	page 189
Stéphane MARTIN, Pelletait-on le grain à l'époque romaine ? À propos de deux textes de Columelle et Pline l'ancien	page 199
Jean-Yves DURAND, Le <i>tribulum</i> : tribulations ibériques	page 207

5. Économie des céréales

Maëlys BLANDENET, Qui cultive les céréales ? La question de la main-d'œuvre agricole et du mode d'exploitation des terres arables dans les livres I et II de Columelle	page 221
Federico DE ROMANIS, Entre contraintes pédoclimatiques et tendances du marché : Notes sur les céréales chez Columelle	page 245
BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE	page 259
INDEX LOCORUM	page 293
INDEX RERUM	page 301

La terre et le grain

Lectures interdisciplinaires de Columelle

De re rustica, I et II

Ce volume est issu du colloque *Columelle et les céréales*, organisé à l'Université Jean Moulin-Lyon 3 et à l'ENS de Lyon les 25 et 26 septembre 2018. Cette rencontre inaugure un projet pluridisciplinaire qui se propose de repenser, à l'aune des avancées récentes de la recherche, la question de la culture des céréales et des légumineuses dans l'Antiquité. Rassemblant autour du *De re rustica* – œuvre majeure parmi les traités d'agriculture latins – des spécialistes issus de disciplines différentes (philologie, littérature, anthropologie, histoire ancienne, archéologie, archéobotanique, ethnobotanique, ethnologie), cet ouvrage enquête sur les relations complexes que le texte de Columelle noue avec les plantes, les hommes, les objets et les pratiques agricoles. Si le traité de Columelle fait indéniablement écho à une expérience acquise sur le terrain, il l'appréhende en fonction d'une grille épistémologique qui est celle d'un lettré de l'Empire romain. Il organise également cette matière selon un programme argumentatif mûrement réfléchi, normatif, destiné à revaloriser l'activité agricole, en montrant ses atouts économiques, mais aussi sa responsabilité dans le maintien d'un équilibre sain entre la terre, ses fruits et ses travailleurs. La lecture de Columelle proposée ici participe ainsi, plus généralement, au renouvellement de l'étude des relations entre les sociétés humaines et « la nature ».

Ont contribué à ce volume :

Maëlys BLANDENET, Laurent BOUBY, Marine BRETIN-CHABROL, Michel CHAUVET, Adrien COIGNOUX, Federico DE ROMANIS, Jean-Yves DURAND, Guillaume HUITOREL, Pascal LUCCIONI, Stéphane MARTIN, Marie-Pierre RUAS, Jean TRINQUIER, Véronique ZECH-MATTERNE.



© CEROR - Dépôt légal décembre 2020
ISBN : N° 978-2-36442-091-5
ISSN : N° 0298 S 500
Prix de vente : 40 euros